

riez dissimuler vos pensées, et sous de belles demandes cacher de mauvaises intentions : mais parlant à celui qui lit dans vos plus secrètes pensées, qui découvre le fond de votre âme plus clairement que vous-même, vous ne pouvez démentir vos inclinations ; de sorte qu'il est autant impossible que vous priiez pour ceux que vous haïssez, qu'il est impossible que vous aimiez et que vous désiriez sincèrement du bien à ceux que vous haïssez. Car que peut-on désirer plus sincèrement que ce qu'on désire en la présence de Dieu ? et comment peut-on leur souhaiter plus de bien, que de le demander instamment à celui qui seul est capable de leur donner ? Partant si vous haïssez quelqu'un, absolument il se peut faire que vous priiez pour lui la Majesté souveraine ; et offrant à Dieu une oraison si évidemment contraire à ses ordonnances et à l'Esprit qui prie en nous et par nous, vous espérez éviter la condamnation de votre témérité ?

O Dieu éternel, quelle indignité ! on prie pour les Juifs, et pour les idolâtres, et pour les pécheurs les plus endureis, et pour les ennemis les plus déclarés de Dieu ; et vous ne voulez pas prier pour vos ennemis ! Certes, c'est une extrême folie, pendant que l'on croit obtenir de Dieu le pardon de crimes énormes, qu'un misérable homme fasse le difficile et l'inexorable. Quelque estime que vous ayez de vous-même, et en quelque rang que vous vous mettiez ; l'offense qui se fait contre un homme, s'il n'y avait que son intérêt, ne peut être que très-légère. Cet homme, que vous excluez de vos prières, l'Église prie pour lui ; et refusant ainsi de communiquer aux prières de toute l'Église, n'est-ce pas vous excommunier vous-même ? Regardez à quel excès vous emporte votre haine inconsidérée. Vous me direz que vous n'y prenez pas garde ; maintenant donc que vous le voyez très-évidemment, c'est à vous de vous corriger.

Ne me dites pas que vous priiez pour tout le monde : car, puisqu'il est certain qu'il n'y a que la seule charité qui prie, il ne se peut faire que vous priiez pour ceux que vous haïssez. Votre intention dément vos paroles, et quand la bouche les nomme, le cœur les exclut : ou bien si vous priiez pour eux, dites-moi, quel bien leur souhaitez-vous ? leur souhaitez-vous le souverain bien, qui est Dieu ? certainement si vous ne le faites, votre haine est bien furieuse ; puisque, non content de leur refuser le pardon, vous ne voulez pas même que Dieu leur pardonne. Que si vous demandez pour eux cette grande et éternelle félicité ; ne voyez-vous pas que c'est être trop aveugle, que de leur envier des biens passagers, en leur désirant les biens solides et per-

manents : car en les troublant dans les biens temporels, vous vous privez vous-même des biens éternels ; et ainsi vous êtes contraint, malgré la fureur de votre colère, de leur souhaiter plus de bien que vous en souhaitez à vous-même : et après cela vous n'avouerez pas que votre haine est aveugle ? Que si vous ne lui enviez les biens temporels, que parce qu'il vous les ôte en les possédant, ô Dieu éternel ! que ne songez-vous plutôt que ces biens sont bien méprisables ; puisqu'ils sont bornés si étroitement, que la jouissance de l'un sert d'obstacle à l'autre ? et que n'aspirez-vous aux vrais biens, dont la richesse et l'abondance est si grande qu'il y en a pour contenter tout le monde ? Vous en pouvez jouir sans en exclure vos compétiteurs ; encore qu'ils soient possédés par les autres, vous ne laisserez pas de les posséder tout entiers.

Certes, si nous désirions ces biens comme il faut ; il n'y aurait point d'inimitiés dans le monde : ce qui fait les inimitiés, c'est le partage des biens que nous poursuivons ; il semble que nos rivaux nous ôtent ce qu'ils prennent pour eux. Or les biens éternels se communiquent sans se partager : ils ne font ni querelles, ni jalousies ; ils ne souffrent ni ennemis, ni envieux, à cause qu'ils sont capables de satisfaire tous ceux qui ont le courage de les espérer : c'est là, c'est là, mes sœurs, c'est le vrai remède contre les inimitiés et la haine. Quel mal peut-on faire, si je n'aime que les biens divins ? je n'appréhende pas qu'on me les ravisse. Vous m'ôtez mes biens temporels, mais je les dédaigne et je les méprise ; j'ai porté mes espérances plus haut : je sais qu'ils n'ont que le nom de bien, que les mortels abusés leur donnent mal à propos ; et moi, je veux aspirer à des biens solides : puisque vous ne sauriez m'ôter que des choses dont je ne fais point d'état, vous ne sauriez me faire d'injure ; parce que vous ne sauriez me procurer aucun mal. Il est vrai que vous me montrez une mauvaise volonté, mais une mauvaise volonté inutile : et pensez-vous que cela m'offense ? Non non : appuyé sur mon Dieu, je suis infiniment au-dessus de votre colère et de votre envie ; et si peu que j'aie de connaissance, il m'est aisé de juger qu'une mauvaise volonté sans effet est plus digne de compassion que de haine.

Vous voyez, mes sœurs, que les aversions que nous concevons ne viennent que de l'estime trop grande que nous faisons des biens corruptibles ; et que toutes nos dissensions seraient à jamais terminées, si nous les méprisions comme ils le méritent. Mais je m'éloigne de mon sujet un peu trop longtemps : retournons à notre présent, et montrons que celui à qui nous l'offrons

ne le peut recevoir que des âmes réconciliées. Je tranche en peu de mots ce raisonnement : vous prendrez le loisir d'y faire une réflexion sérieuse. Permettez-moi encore, mes sœurs, que je parle en votre présence à cet ennemi irréconciliable qui vient présenter à Dieu des prières qui viennent d'une âme envenimée par un cruel désir de vengeance.

As-tu vécu si innocemment, que tu n'aies jamais eu besoin de demander à Dieu la rémission de tes crimes ? es-tu si assuré de toi-même, que tu puisses dire que tu n'auras plus besoin désormais d'une pareille miséricorde ? Si tu reconnais que tu as reçu de Dieu des grâces si signalées ; de ta part ton ingratitude est extrême d'en refuser une si petite, qu'il a bien la bonté de te demander pour ton frère qui t'a offensé : si tu espères encore de grandes faveurs de lui, c'est une étrange folie de lui dénier ce qu'il te propose en faveur de tes semblables. Furieux, qui ne veux pas pardonner, ne vois-tu pas que toi-même tu vas prononcer ta sentence ? Si tu penses qu'il est juste de pardonner ; tu te condamnes toi-même, en disant ce que tu ne fais pas : s'il n'est pas raisonnable qu'on t'oblige de pardonner à ton frère, combien moins est-il raisonnable que Dieu pardonne à son ennemi ? Ainsi, quoi que tu puisses dire, tes paroles retomberont sur toi, et tu seras accablé par tes propres raisons. Exagère tant que tu voudras la malice et l'ingratitude de tes ennemis ; ô Dieu ! où te sauveras-tu si Dieu juge de tes actions avec la même rigueur ! Ah ! plutôt, mon cher frère, plutôt que d'entrer dans un examen si sévère, relâche-toi ; afin que Dieu se relâche. « Jugement sans miséricorde, si tu refuses de faire miséricorde : » grâce et miséricorde sans aucune aigreur, si tu pardonnes sans aucune aigreur. Pardonnez, et je pardonnerai¹. Qui de nous ne voudrait acheter la rémission de crimes si énormes, tels que sont les nôtres, par l'oubli de quelques injures légères, qui ne nous paraissent grandes qu'à cause de notre ignorance et de l'aveugle témérité de nos passions inconsidérées ?

Cependant admirons, mes sœurs, la bonté ineffable de Dieu, qui aime si fort la miséricorde, que, non content de pardonner avec tant de libéralité tant de crimes qui se font contre lui, il veut encore obliger tous les hommes à pardonner, et se sert pour cela de l'artifice le plus aimable dont jamais on se puisse aviser. Quelquefois quand nous voulons obtenir une grâce considérable de nos amis, nous attendons qu'eux-mêmes ils viennent à nous pour nous demander

quelque chose : c'est ainsi que fait ce bon Père, qui désire sur toutes choses de voir la paix parmi ses enfants. Ah ! dit-il, on l'a offensé ; je veux qu'il pardonne : je sais que cela lui sera bien rude ; mais il a besoin de moi tous les jours : bientôt, bientôt il faudra qu'il vienne lui-même pour me demander pardon de ses fautes ; c'est là, dit-il, que je l'attendrai. Pardonne, lui dirai-je, si tu veux que je te pardonne : je veux bien me relâcher, si tu te relâches. O miséricorde de notre Dieu, qui devient le négociateur de notre mutuelle réconciliation ! combien sont à plaindre ceux qui refusent des conditions si justes !

O Dieu ! je frémis, chères sœurs, quand je considère ces faux chrétiens qui ne veulent pas pardonner ; tous les jours ils se condamnent eux-mêmes, quand ils disent l'Oraison dominicale : Pardonnez, disent-ils, comme nous pardonnons¹. Misérable, tu ne pardonnes pas ; n'est-ce pas comme si tu disais : Seigneur, ne me pardonnez pas ; comme je ne veux pas pardonner ? Ainsi cette sainte Oraison, en laquelle consiste toute la bénédiction des fidèles, se tourne en malédiction et en anathème : et quels chrétiens sont-ce que ceux-ci, qui ne peuvent pas dire l'Oraison dominicale ? Concluons que la prière n'est pas agréable, si elle ne vient d'une âme réconciliée.

* Notre autel est un autel de paix : le sacrifice que nous célébrons, c'est la passion de Jésus. Il est mort pour la réconciliation des ennemis : il ne demandait pas à son Père qu'il le vengeât des siens ; mais il le pria de leur pardonner : *Non se vindicari, sed illis postulabat ignosci*². Ce sang a été répandu pour pacifier le ciel et la terre ; non-seulement les hommes à Dieu, mais les hommes entre eux et avec toutes les créatures. Le péché des hommes avait mis en guerre les créatures contre eux, et eux-mêmes contre eux-mêmes : c'est pour leur donner la paix que Jésus a versé son sang. Catilina donne du sang à ses convives³ : que si ce sang a lié entre eux une société de meurtres, de perfidies ; le sang innocent du pacifique Jésus ne pourra-t-il pas lier parmi nous une sainte et véritable concorde ? *Unus panis, unum corpus multi sumus, omnes qui de uno pane participamus*⁴ : « Nous ne sommes tous ensemble qu'un seul pain et un seul corps ; parce que nous participons tous à

¹ Matth. vi, 12.

² C'est ici que devait commencer le second point du sermon, mais Bossuet ne l'a qu'ébauché sur son manuscrit, et il l'a laissé dans l'état d'imperfection où il se trouve ici. (Édit. de Déforis.)

³ S. Leo, de Passion. Dom. Scrm. xi, cap. iii.

⁴ Sallust. Bell. Catilin. n° 22.

⁵ I. Cor. x, 17.

¹ Jac. ii, 13.

² Matth. vi, 14.

« un même pain. Quel regret a un père, quand il voit ses enfants à sa table, mangeant un commun pain, et se regardant les uns les autres avec des yeux de colère? Les hommes te reçoivent à la sainte table; Jésus le grand Pontife t'excommunie: Retire-toi, dit-il; n'approche pas de mon autel, que tu ne sois réconcilié à ton frère.

SERMON

POUR

LE NEUVIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Doctrine extravagante des marcionites sur la Divinité. Combien la tendre compassion du Sauveur pour les hommes a été vive et efficace pendant les jours de sa vie mortelle, et est encore agissante dans la félicité de la gloire. Confiance qu'elle doit nous inspirer: comment nous devons l'imiter. Deux manières dont il peut régner sur les hommes; l'une pleine de douceur, l'autre toute de rigueur. Exemple qu'il nous en donne dans sa conduite sur le peuple juif. Leçon que nous devons tirer de la terrible vengeance qu'il exerce sur cette nation infidèle.

Ut appropinquavit, videns civitatem, flevit super eam dicens: Quia si cognovisses et tu, et quidem in hac die tua, quæ ad pacem tibi; nunc autem abscondita sunt ab oculis tuis.

Comme Jésus s'approchait de Jérusalem, considérant cette ville, il se mit à pleurer sur elle: Si tu avais connu, dit-il, du moins en ce jour qui t'est donné, ce qu'il faudrait que tu fisses pour avoir la paix! mais certes ces choses sont cachées à tes yeux. Luc. XIX, 41.

Comme on voit que de braves soldats, en quelques lieux écartés où les puissent avoir jetés les divers hasards de la guerre, ne laissent pas de marcher dans le temps préfix au rendez-vous de leurs troupes assigné par le général: de même le sauveur Jésus, quand il vit son heure venue, se résolut de quitter toutes les autres contrées de la Palestine, par lesquelles il allait prêchant la parole de vie; et sachant très-bien que telle était la volonté de son Père, qu'il se vint rendre dans Jérusalem, pour y subir peu de jours après la rigueur du dernier supplice, il tourna ses pas du côté de cette ville perfide, afin d'y célébrer cette pâque éternellement mémorable, et par l'institution de ses saints mystères, et par l'effusion de son sang. Comme donc il descendait le long de la montagne des Olives; sitôt qu'il put découvrir cette cité, il se mit à considérer ses hautes et superbes murailles, ses beaux et invincibles remparts, ses édifices si magnifiques, son temple la merveille du monde, unique et incomparable comme le Dieu auquel il était dédié: puis repassant en son esprit jusqu'à quel point cette ville devait être bientôt désolée, pour n'avoir point voulu suivre ses salutaires conseils, il

ne put retenir ses larmes; et, touché au vif en son cœur d'une tendre compassion, il commença sa plainte en ces termes: Jérusalem, cité de Dieu, dont les prophètes ont dit des choses si admirables¹, que mon Père a choisie entre toutes les villes du monde pour y faire adorer son saint nom; Jérusalem, que j'ai toujours si tendrement aimée, et dont j'ai chéri les habitants comme s'ils eussent été mes propres frères; mais Jérusalem, qui n'as payé mes bienfaits que d'ingratitude, qui as déjà mille fois dressé des embûches à ma vie, et enfin dans peu de jours tremperas tes mains dans mon sang: ah! si tu reconnaissais, du moins en ces jours qui te sont donnés pour faire pénitence, si tu reconnaissais les grâces que je t'ai présentées, et de quelle paix tu jouirais sous la douceur de mon empire, et combien est extrême le malheur de ne point suivre mes commandements! Mais, hélas! ta passion t'a voilé les yeux, et t'a rendue aveugle pour ta propre félicité: viendra, viendra le temps, et il te touche de près, que tes ennemis t'environneront de remparts, et te presseront, et te mettront à l'étroit, et te renverseront de fond en comble, parce que tu n'as pas connu le temps dans lequel je t'ai visitée.

Il n'y eut jamais de doctrine si extravagante, que celle qu'enseignaient autrefois les marcionites, les plus insensés hérétiques qui aient jamais troublé le repos de la sainte Église. Ils s'étaient figuré la Divinité d'une étrange sorte: car, ne pouvant comprendre comment sa bonté si douce et si bienfaisante pouvait s'accorder avec sa justice si sévère et si rigoureuse, ils divisèrent l'indivisible essence de Dieu, ils séparèrent le Dieu bon d'avec le Dieu juste. Et voyez, s'il vous plaît, chrétiens, si vous auriez jamais entendu parler d'une pareille folie. Ils établirent deux dieux, deux premiers principes; dont l'un, qui n'avait pour toute qualité qu'une bonté insensible et déraisonnable, semblable en ce point à ce dieu oisif et inutile des épicuriens, craignait tellement d'être incommode à qui que ce fût, qu'il ne voulait pas même faire de la peine aux méchants, et par ce moyen laissait régner le vice à son aise: d'où vient que Tertullien le nomme: « un dieu sous l'empire duquel les péchés se réjouissaient: » *Sub quo delicta gauderent*².

L'autre, à l'opposite, étant d'un naturel cruel et malin, toujours ruminant à part soi quelque dessein de nous nuire, n'avait point d'autre plaisir que de tremper, disaient-ils, ses mains dans le sang, et tâchait de satisfaire sa mauvaise humeur par les délices de la vengeance: à quoi ils

¹ Ps. LXXXVI, 3.

² *Advers. Marcion.* liv. II, n° 12.

ajoutaient, pour achever cette fable, qu'un chacun de ces dieux faisait un Christ à sa mode, et formé selon son génie; de sorte que Notre-Seigneur, qui était le Fils de ce Dieu ennemi de toute justice, ne devait être, à leur avis, ni juge, ni vengeur des crimes; mais seulement maître, médecin et libérateur. Certes, je m'étonnerais, chrétiens, qu'une doctrine si monstrueuse ait jamais pu trouver quelque créance parmi les fidèles, si je ne savais qu'il n'y a point d'abîme d'erreurs dans lequel l'esprit humain ne se précipite, lorsque, enflé des sciences humaines, et secouant le joug de la foi, il se laisse emporter à sa raison égarée. Mais autant que leur opinion est ridicule et impie, autant sont admirables les raisonnements que leur opposent les Pères; et voici entre autres une leçon excellente du grave Tertullien, au second livre contre Marcion.

Tu ne t'éloignes pas tant de la vérité, Marcion, quand tu dis que la nature divine est seulement bienfaisante. « Il est vrai que, dans l'origine des choses, Dieu n'avait que de la bonté; et jamais il n'aurait fait aucun mal à ses créatures, s'il n'y avait été forcé par leur ingratitude: » *Deus a primordio tantum bonus*¹. Ce n'est pas que sa justice ne l'ait accompagné dès la naissance du monde; mais en ce temps il ne l'occupait qu'à donner une belle disposition aux belles choses qu'il avait produites: il lui faisait décider la querelle des éléments; elle leur assignait leur place; elle prononçait entre le ciel et la terre, entre le jour et la nuit; enfin elle faisait le partage entre toutes les créatures qui étaient enveloppées dans la confusion du premier chaos. Telle était l'occupation de la justice dans l'innocence des commencements. « Mais depuis que la malice s'est élevée, dit Tertullien², depuis que cette bonté infinie, qui ne devait avoir que des adorateurs, a trouvé des adversaires: » *At enim, ut malum postea erupit, atque inde jam cæpit bonitas Dei cum adversario agere*; « la justice divine a été obligée de prendre un bien autre emploi: il a fallu qu'elle vengeât cette bonté méprisée; que du moins elle la fit craindre à ceux qui seraient assez aveugles pour ne l'aimer pas. Par conséquent, tu t'abuses, Marcion, de commettre ainsi la justice avec la bonté, comme si elle lui était opposée: au contraire, elle agit pour elle, elle fait ses affaires, elle défend ses intérêts: » *Omne justitiæ opus, procuratio bonitatis est*. Et voilà sans doute les véritables sentiments de Dieu notre Père, touchant la miséricorde et la justice: ce qui étant ainsi, il n'y a plus aucune raison de douter que le sauveur Jésus, l'envoyé du Père,

qui ne fait rien que ce qu'il lui voit faire, n'ait pris les mêmes pensées.

Et sans en aller chercher d'autres preuves dans la suite de sa sainte vie, l'évangile que je vous ai proposé nous en donne une bien évidente. Mon Sauveur s'approche de Jérusalem; et considérant l'ingratitude extrême de ses citoyens envers lui, il se sent saisi de douleur, il laisse couler des larmes: « Ah! si tu savais, s'écrie-t-il, ce qui t'est présenté pour la paix! » Mais, hélas! tu es aveuglée: *Si cognovisses*¹. Qui ne voit ici les marques d'une véritable compassion? C'est le propre de la douleur de s'interrompre elle-même. « Ah! si tu savais, » dit mon Maître: puis arrêtant là son discours, plus il semble se retenir, plus il fait paraître une véritable tendresse: ou plutôt, si nous l'entendons, ce « Si tu savais, » prononcé avec tant de transport, signifie un désir violent; comme s'il eût dit: Ah! plutôt à Dieu que tu fusses! C'est un désir qui le presse si fort dans le cœur, qu'il n'a pas assez de force pour l'énoncer par la bouche comme il le voudrait, et ne le peut exprimer que par un élan de pitié. Ainsi donc la voix de ton Pasteur t'invite à la pénitence, ô ingrate Jérusalem! trop heureuse, hélas! que tes malheurs soient plaints d'une bouche si innocente, et pleurés de ces yeux divins, si ton aveuglement te pouvait permettre de profiter de ses larmes. Mais comme il prévoit que tu seras insensible aux témoignages de son amour, il change ses douceurs en menaces; et viendra le temps, poursuit-il, que tu seras entièrement ruinée par tes ennemis: pour quelle raison? parce que tu n'as pas reconnu l'heure dans laquelle je t'ai visitée. C'est là la cause de leurs misères: par où nous voyons que ce discours de mon Maître n'est pas une simple prophétie de leur disgrâce future. Il leur reproche le mépris qu'ils ont fait de lui; il leur fait entendre que son affection méprisée se tournera en fureur; que lui-même, qui daigne les plaindre, les verra périr sans être touché de pitié, et qu'il les poursuivra par les mains des soldats romains, ministres de sa vengeance.

Voilà dans le même discours le Sauveur miséricordieux et le Sauveur inexorable; et c'est ce que je prétends vous faire considérer aujourd'hui avec l'assistance divine. Sachez, ô fidèles! qu'étant comme nous sommes, l'Israël de Dieu et les vrais enfants de la race d'Abraham, nous héritons des promesses et des menaces de ce premier peuple: ce que mon Maître a fait une fois au sujet de Jérusalem, tous les jours il le fait à notre sujet, ingrats et aveugles que nous sommes: il

¹ *Advers. Marcion.* liv. II, n° 11.

² *Ibid.* n° 13.

¹ Luc. XIX, 42.